

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9l., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 7cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

AVIS.

Toutes les personnes qui désirent s'abonner à la "Gazette des Campagnes," ou payer leur abonnement, et insérer des annonces, devront s'adresser, par lettres affranchies, au soussigné Propriétaire-Gérant. C'est à lui aussi que devront se payer les arrérages.

Toutes les lettres qui auront pour but d'aider la rédaction par correspondances, par avis ou de toute autre manière, devront être adressées au "Rédacteur Agricole, à Ste. Anne de la Pocatière.

Nos ressources restreintes nous mettent dans la nécessité de rappeler aux souscripteurs de la GAZETTE que l'abonnement est payable d'avance, si ce n'est pour l'année, au moins par trimestre. Les abonnements devront durer au moins six mois. Ceux qui voudraient cesser leur abonnement, devront nous avvertir au moins un mois d'avance.

Les nouveaux abonnés qui désireraient avoir les numéros déjà publiés devront nous en avvertir, et si le nombre en est assez considérable, nous en ferons un nouveau tirage.

Les anciens abonnés qui ont payé l'année entière à M. Emile Dumais, ont droit à 18 numéros d'ici au 1er novembre prochain. Les nouveaux abonnés devront payer TROIS CHELINS pour d'ici à la même date, ou TRENTE SOUS par 8 numéros.

À partir du 1er novembre tous les abonnements seront sur le même pied, et courront en même temps.

Messieurs les Editeurs de journaux qui veulent bien honorer la "Gazette des Campagnes" de leur échange, auront la bonté d'adresser à l'avenir, au Rédacteur à Ste. Anne de la Pocatière.

Nous adressons aujourd'hui la GAZETTE DES CAMPAGNES à beaucoup de personnes que nous avons lieu de croire disposées à favoriser notre œuvre. Si'il s'en trouve quelques-uns qui trompent nos espérances, nous les prions de nous renvoyer notre feuille avec ces mots sur l'enveloppe: "non acceptée." Tous ceux qui ne l'auront pas renvoyée se sont considérés comme abonnés.

Nous adressons aussi à quelques Messieurs du Clergé et à d'autres personnes influentes, plusieurs copies de la GAZETTE, dans l'espoir qu'ils auront la complaisance de les faire accepter; si non, on voudra bien les renvoyer.

Pour ne pas apporter un nouveau retard à la publication de la GAZETTE, nous allons remettre au prochain numéro la publication des annonces déjà reçues, nous les mettrons sur une feuille séparée.

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.

Un mot à nos bienveillants Lecteurs.

Avant tout, il est nécessaire de donner aux lecteurs et aux amis de la Gazette des Campagnes les quelques explications déjà promises et que les circonstances exigent. La Gazette a subi un retard tout-à-fait inopiné. Il a fallu quelque temps pour la remettre plus solidement, nous l'espérons, dans sa carrière. Malgré les intentions sincères que M. le Directeur-Propriétaire s'était proposées en créant cette œuvre de bien public, des circonstances fâcheuses ont engagé à laisser à un autre propriétaire-gérant l'administration de cette œuvre. Nous pensons que le public bien-intentionné n'en saura pas moins gré à M. Emile Dumais d'avoir pris l'initiative d'une entreprise incontestablement utile, si elle est accueillie dans l'opinion et par les

abonnements comme elle a droit de l'être au jugement des bons esprits et des vrais amis du peuple.

C'est pourquoi il a fallu pourvoir tout aussitôt au vide que laissait M. le Directeur-Propriétaire. Ce soin, vu le peu de ressources qu'offre toujours un établissement naissant, a dû nécessairement commander un retard que personne plus que les amis sincères de l'entreprise ne regrette à plus d'un titre. La Providence a permis enfin qu'un nouvel arrangement s'établît.

Maintenant, confiant dans la bienveillance publique, source première de tout succès dans ce genre d'entreprise, nous espérons que la *Gazette* reprend sa carrière avec de nouvelles garanties et de plus grandes chances de succès.

La *Gazette des Campagnes*, à partir de ce jour, se publie à Ste. Anne de la Pocatière. Tout le monde peut saisir l'apropos de ce local, dans le voisinage d'une ferme-modèle tenue sous les auspices des messieurs du Collège de cette paroisse, et aussi dans l'intérieure d'une école d'agriculture tenue également sous les mêmes auspices.

Aussi nous espérons que le public bien pensant appréciera hautement l'amour du bien, la libéralité des Messieurs du Collège de Ste. Anne, qui ont bien voulu permettre que le Rédacteur de la partie agricole de la *Gazette des Campagnes* se mit en relation, pour les fins de son office, avec les enseignements de l'école d'agriculture et avec la pratique opérée en grand sur la ferme modèle. C'est là, certes, une garantie nouvelle pour la *Gazette*, en même temps que c'est un moyen de faire connaître davantage les enseignements de ces deux institutions. Il semble ici que l'un ne peut aller sans l'autre, tant l'œuvre agricole de Ste. Anne a d'heureux rapports avec l'œuvre de la *Gazette*.

Du reste, la *Gazette* demeure absolument ce qu'elle était dans son but, sa forme et son esprit. Elle a été accueillie ainsi par le public, elle n'a aucune raison de se transformer. Elle n'a fait que retarder sa marche par un incident fortuit, elle n'a aujourd'hui qu'à continuer sa route avec l'aide de Dieu et des amis du bien.

Il va sans dire que les numéros arriérés de la *Gazette* seront fidèlement envoyés aux souscripteurs. Il va sans dire aussi qu'il est besoin d'avouer ici, vu le faible taux de l'abonnement de la *Gazette*, que si cette modique rétribution eût été généralement payée avec autant de fidélité et de générosité qu'elle l'a été en plus d'un lieu, l'incident regrettable qui a interrompu la carrière assez bien commencée de la *Gazette*, n'aurait pas eu lieu. Donc, sans qu'il soit besoin de presser personne, vu la légitimité si claire de notre appel, que les nombreux souscripteurs de la *Gazette* qui n'ont encore rien payé de leur abonnement, malgré les règles établies et bien connues à ce sujet, veuillent bien songer sérieusement à acquitter au plus tôt cette dette indispensable au maintien d'une œuvre jugée bonne et utile par la voix publique. Il semble qu'en justice, en honneur comme en saine logique, une œuvre de bien public ne devrait jamais languir ou tomber par la faute du public sur lequel ont dû compter les agents premiers de cette œuvre.

Le nouveau propriétaire-gérant de la *Gazette* est M. Firmin H. Proulx, employé, il y a quelques années, chez M. John Lovell, et en dernier lieu chez les Messieurs Brousseau, à Québec. Nul doute que ce Monsieur, vu son expérience et les bons témoignages qu'il apporte, n'accomplisse ses devoirs avec pleine satisfaction pour le public et avec honneur pour lui-même.

CAUSERIE AGRICOLE.

Nous espérons, en nous mettant à l'œuvre pour la première fois, rencontrer chez tous nos lecteurs de la bienveillance, de la sympathie, et surtout de l'indulgence. Avec cette douce espérance, ce qui nous tient le plus au cœur, c'est le bon vouloir de nos amis les cultivateurs. Oui, cultivateurs canadiens, quand vous saurez quel est notre but, ce que nous sommes, au moins nous le croyons, vous ne pourrez vous refuser à la lecture de notre *Gazette*, vous l'accueillerez, vous en ferez même votre compagnon le plus assidu.

Maintenant c'est pour nous un besoin de vous exprimer notre crainte, en nous chargeant de la rédaction de la *Gazette des Campagnes*; car déjà nous sentons que la route que nous entreprenons de parcourir est pleine de difficultés. Un seul motif a pu nous décider à accepter cette tâche :—le désir de vous être utile. Oui, notre ambition se borne là, être utile à la classe agricole, en être bien accueilli. Tous nos efforts tendront à être compris de tous, en conséquence nos entretiens seront simples et sans prétentions.

Maintenant que sommes-nous ? enfant du peuple, comme vous, fils de cultivateur comme la plupart d'entre vous, nous vous connaissons, nous savons vos besoins, et par-dessus tout, nous vous aimons sincèrement. Voilà encore une fois pourquoi nous nous décidons à entreprendre la tâche si difficile, de vous conseiller, de vous guider dans vos pénibles travaux.

Voici un nouveau motif qui nous engage à affronter l'épreuve de la publicité. Nous attachons à notre mission l'idée qu'elle est glorieuse et méritoire ; nous l'envisageons comme un véritable sacerdoce. Oui, nous prêcherons, nous conseillerons, nous solliciterons ; de plus nous nous ferons tout à tout pour gagner tous les cœurs à notre cause, qui est la vôtre, car nous la croyons morale, patriotique et nationale.

En effet nous croyons que l'agriculture, noblement exercée, pratiquée avec intelligence, doit perpétuer, agrandir cette faible colonie de héros et de saints qui, par ses travaux, ses sacrifices, son sang versé, s'est pour ainsi dire, incorporée au sol canadien.

Pour mieux faire saisir notre pensée, tout en vous soumettant des principes, en vous donnant des définitions, en vous indiquant de nouveaux procédés ou ceux déjà connus, en vous signalant des progrès, nous nous servirons de comparaisons, de contrastes et d'images. Encore, nous nous efforcerons de suivre dans notre enseignement la méthode qui se présente naturellement à l'esprit de tous. Ainsi avant de vous parler d'engrais, de rotation,

de drafnage, etc., nous allons d'abord vous entretenir de la nécessité pour vous, cultivateurs canadiens, d'améliorer vos terres. Ensuite nous vous entretiendrons des différents sols, de leurs propriétés, de leurs qualités, de leurs défauts et de la semence propre à chacun d'eux, etc.

Maintenant que nous nous connaissons, avec votre permission présumée, il ne nous reste plus qu'à entrer en matière.

Nécessité d'améliorer le sol.

Notre pays, au su de tous ceux qui l'habitent, est couvert d'un sol fertile, dans presque toutes ses parties. Les abondantes récoltes recueillies pendant nombre d'années sur les terres défrichées par nos pères, celles que produisent les champs nouvellement ouverts à la culture au milieu de nos épaisses forêts sont des preuves plus que suffisantes de la fertilité de nos terres. Mais disons le tout de suite avec franchise, si notre sol est riche, le plus grand nombre de ses possesseurs sait peu exploiter ses richesses, en abuse et l'épuise. La preuve de cet avancé se trouve dans le fait suivant :

Trente années se sont à peine écoulées depuis ces jours prospères où nous avions du blé en assez grande abondance pour en transporter, en quantité considérable, sur les marchés de la vieille Europe. Mais comme tout est changé pour nous aujourd'hui, cette ressource nous manque ! Et si quelques champs échappent à la calamité qui pèse sur nous depuis longtemps, ils ne produisent plus qu'un grain maigre et mal nourri, et en si petite quantité qu'il peut à peine suffire à la famille la moins nombreuse. Pour nous procurer ce grain nous sommes forcés de recourir aux nouveaux habitants des townships et aux pays étrangers. Ce que je dis du blé, je puis le dire des autres céréales et des plantes fourragères. La part de cette calamité étant faite, quelle est la cause d'un changement aussi déplorable ? Vous l'avez deviné, et vous avouez avec nous qu'on a épuisé le sol. Oui on l'a ruiné, on lui a enlevé, par une suite prolongée de récoltes, les principes de vie que la Providence lui avait confiés pour les communiquer aux plantes, et en retour on ne lui a rien ou presque rien donné pour réparer ses forces.

Vous le savez, la presque totalité de nos cultivateurs se sont contentés, dans la pratique, de suivre les exemples de leurs devanciers. On ne s'est pas même donné la peine de chercher la cause de la stérilité qui allait croissante chaque année, et du premier des arts, on s'est contenté d'en faire un travail tout mercenaire. On a même rejeté avec mépris les conseils d'hommes éclairés, qui consacraient leurs instants les plus précieux à l'étude des phénomènes de la végétation, afin de découvrir les moyens de l'aider dans le travail qu'elle exécute à notre profit. On a ri au nez de ceux qui s'efforçaient de nous faire adopter les systèmes que la science indique et que l'expérience consacre. Eh ! bien, qu'est-il résulté de notre conduite imprévoyante, de notre attachement aveugle à une routine ni raisonnée, ni raisonnable, et qui est plus fatale à l'agriculture qu'à tout autre art ? Jetez les yeux autour de vous, parcourez

les divers rangs de vos paroisses, consultez, demandez qui possédait telle terre, telle autre, il y a quinze ans, vingt ans ou trente ans ? On vous répondra : Cette terre a été vendue une fois, deux fois, trois fois, depuis quelques années. Les premiers propriétaires ont été malheureux, leurs récoltes ne leur suffisaient pas, ils se sont endettés au point d'être obligés de vendre.

Que de malheureuses familles sont dans les conditions les plus déplorables après avoir été propriétaires de trois à quatre arpents de terres en largeur, sur une profondeur de trente arpents et plus, d'une terre dont la fertilité avait procuré l'abondance à leurs ancêtres ! Que de pères qui, par leur attachement aveugle à une misérable routine, à une coupable imprévoyance, n'ont pu transmettre à leurs enfants un bien fond, qui avait coûté tant de sueurs, de fatigues et de sacrifices à ceux qui et leur avaient légué !

Franchissez la ligne qui nous sépare de nos industriels voisins, pénétrez dans leurs boutiques, dans leurs usines sombres et infectes, dans leurs manufactures de tous genres ; combien de malheureux compatriotes n'y rencontrerez-vous pas ? Interrogez-les, demandez leur s'ils sont propriétaires de ces établissements ? La rougeur au front, la tête baissée, ils vous répondront qu'ils sont serviteurs, mains-d'œuvre, même gardiens d'écuries ! eux qui pouvaient être indépendants et maîtres chez eux !

Il est vrai que la routine n'est pas seule coupable, qu'elle a eu souvent pour compagnes, quand il lui a fallu forger les fers de ces malheureux exilés, l'ivrognerie et la paresse : mais elle seule pouvait préparer cette dégradation.

Encore une fois nous avons oublié que la terre comme tout ce qui tient à la nature, s'affaiblit, se détériore et vieillit, et nous l'avons traitée comme si elle ne dût jamais souffrir de sa libéralité, de sa prodigalité à notre égard.

Voici une comparaison, qui, je l'espère, nous fera toucher du doigt notre imprévoyance passée et nous décidera à réparer nos torts, en donnant à la terre tous nos soins :

Un cultivateur possède un cheval d'une force étonnante et capable d'un travail prolongé. Les qualités de cet animal sont telles que son maître en est tout fier, et ses voisins en sont presque jaloux. Dans sa joie, son propriétaire se promet d'en retirer tous les avantages pour lui et sa famille. Il se hâte donc de mettre à profit sa force, son activité et sa docilité. Tous les jours, avant l'aurore, il l'emploie aux travaux des champs, il le condamne à trainer seul la charrue, dans une terre forte et difficile. Revenu des champs, il ne lui donne aucun repos, il l'attache à une voiture légère, pour une promenade, ou à une charette pour lui faire transporter le grain au moulin, ou autre fardeau. Du côté du cultivateur tout va bien, et il n'a qu'à se féliciter de posséder un tel animal ; mais son serviteur ou son bienfaiteur n'a pas tant à se féliciter des procédés de son maître à son égard. Voilà quatre à cinq jours qu'il est employé aux plus rudes travaux et on a oublié de lui donner de la nourriture, ou on lui en a donnée de si mauvaise qu'elle contribue plutôt à l'épuiser qu'à réparer ses forces. Aussi le sixième jour son maître s'aperçoit qu'il traîne les fardeaux avec difficulté, son travail est plus lent, son air est maladif ; mais

aveuglé par le succès du passé, son maître attribue cette différence à un mauvais vouloir, il s'emporte, jure, frappe, pousse la pauvre bête qui fait encore quelques pas en chancelant, pour aller s'abattre à quelque distance. Cette bête d'abord si précieuse, que vaut-elle maintenant pour son maître, et quel est le coupable ?

Déjà vous vous êtes dit : ce pauvre animal, c'est notre sol ! Lui aussi a donné tout ce qu'il possédait, il n'a rien reçu en en retour et le voilà épuisé, ruiné.

Eh ! bien, à l'œuvre donc, étudions, observons et mettons à profit les exemples qui nous sont donnés. Pensons y sérieusement, pour nous canadiens, il nous est impossible de demeurer plus longtemps indifférents à la science agricole et étrangers à ses découvertes. Que tous les cultivateurs consacrent, chaque semaine, quelques minutes à la lecture des livres, des journaux agricoles, qu'ils y cherchent les procédés nouveaux, les nouvelles inventions. Sans cela, ce cultivateur dégènera, et sa terre s'appauvrissant de plus en plus, il descendra au degré le plus inférieur possible. Ne dites plus : nos pères ont bien vécu comme cela, faisons comme eux. Non, ne faisons pas comme eux, car ils avaient un sol vierge et plein de vigueur, et quand nous l'avons reçu, il était déjà à moitié ruiné.

Maintenant que nous vous croyons décidés à abandonner une aveugle routine pour suivre un système de culture appuyé sur la science et l'expérience, nous allons nous demander si vraiment il y a possibilité de rendre à nos terres leur première fertilité, si nous pourrions fertiliser la plupart de nos terres incultes ? Voilà ce qui fera le sujet d'un second article.

HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Ayant donné la plus grande partie de la dernière *Quinzaine* à l'appréciation des événements étrangers, lesquels, après deux mois et plus, restent à peu près les mêmes, nous allons dans celle-ci résumer pour les lecteurs de la *Gazette*, qui ne reçoivent point d'autres journaux, les faits et les intérêts de notre pays.

Et d'abord il faut constater avec bonheur, afin que le courage et le bon esprit du devoir se répandent de plus en plus par le moyen si efficace du bon exemple, que l'élan militaire de nos populations ne s'est point ralenti, bien que, pour le moment, la cause d'une guerre prochaine se soit éloignée. Il y a tout à gagner dans la conservation et la pratique de ce bon vouloir général à défendre, au besoin le pays. L'Angleterre concevra plus que jamais de l'estime pour la loyauté canadienne ; et l'ennemi qui est toujours à nos portes dans la paix comme dans la guerre, a besoin toujours d'être observé et tenu en respect. L'esprit d'indépendance est tel chez nos voisins que, malgré les assurances de paix et de bonne entente données par les hommes qui président à leur gouvernement, on peut toujours avoir lieu de craindre les tentatives hasardées de maraudeurs et de pillards que la faiblesse des institutions américaines est impuissante parfois à contenir.

De plus, l'élan militaire entretenu en esprit et en pratique parmi nous, amènera nos autorités compétentes à créer une noble et nouvelle carrière à notre jeunesse. Sans ôter des bras et de saines intelligences à l'agriculture, base avant tout de la vie matérielle des peuples ; sans nuire non plus aux intérêts du commerce et de l'industrie, restreints à de sages limites, il reste, parmi notre jeunesse canadienne, en dehors de tous ces intérêts, une partie suffisante d'hommes vigoureux, tout-à-fait propres à répondre aux exigences et au devoir des circonstances belliqueuses qui pourront se rencontrer. C'est pourquoi, tout ce qui sert d'organe à la voix publique doit s'employer aujourd'hui à bien établir, d'abord, la nécessité de l'élan militaire parmi nous, et son maintien permanent, par le moyen d'une organisation permanente et active.

Mais laissons ce sujet, puisqu'il est en si bonne voie, et venons aux intérêts pacifiques de notre vie sociale et habituelle.

Il se fait dans notre éducation publique, un progrès qu'il faut constater à tous les yeux pour le bon exemple encore, et comme l'une des gloires bien légitimes du pays, si toutefois ce progrès est bien dirigé. Il s'agit d'un développement nouveau de l'intelligence et du talent, ainsi que du bon esprit dont s'inspirent nos écrivains en général, poètes, historiens, hommes de sciences, journalistes et autres. Nous disons, en général, car la vérité l'exige. Se faire illusion sur un point aussi vital, ce point fut-il heureusement fort isolé et repoussé du bon sens public, c'est cacher la plaie et non la guérir. Mais l'ensemble des œuvres de l'esprit qui se manifeste aujourd'hui parmi nous, est bien inspiré sous le rapport religieux, moral et d'ordre public. C'est bien là le cachet primordial du type vraiment canadien. Puisse-t-il toujours, ce cachet, se manifester comme le signe et la base la plus sûre, comme la fin la plus utile, la plus glorieuse de notre littérature canadienne ! Montréal, a, depuis quelques années, rappelé singulièrement ce type religieux et moral dans les lettres canadiennes. Un groupe d'institutions littéraires s'y est formé, emprunt d'un excellent esprit touchant la rectitude et le respect des principes. Le *Cabinet de lecture paroissial*, l'*Union Catholique*, l'*Institut Canadien-Français*, le *Cercle littéraire*, et autres réunions propres à une saine culture de l'esprit, y entretiennent la jeunesse studieuse dans l'amour et l'étude du vrai, du bon et du beau. Quels moyens meilleurs, après les enseignements si chrétiens du collège, de préparer des citoyens à principes sûrs, pour les hautes fonctions civiles, politiques et sociales. Quels moyens meilleurs d'éloigner de la séduction et des dangers d'une grande ville, une jeunesse avide de connaître et de jouir, en lui procurant les jouissances les plus nobles, celles de l'esprit, et en éclairant ces jouissances des lumières des vrais principes ! Combien est préférable ce genre de jouissances à celles, quelque innocentes qu'on veut bien les dire, que l'on voudrait se donner dans la fréquentation du théâtre. On croit sans doute avoir dit autre chose qu'une vieilleries philosophiques quand on proclame avec à plomb

que le théâtre est une école de morale. Dans quelle page, dans quel texte de la morale catholique a-t-on trouvé la sanction de cette prétendue école? Nous serions curieux de lire cette page ou ce texte; et encore plus serions-nous satisfait qu'on nous fit voir le commentaire favorable ou l'autorisation directe que l'Église en aurait donnée.

Là, comme en bien d'autres choses les plus graves, le monde aujourd'hui est engagé dans un tel état de confusion d'idées touchant ce qui est bien ou mal, principe ou erreur, règle ou licence, qu'il prend parfois tout simplement l'opinion, l'usage, la mode, la fantaisie, voire même la passion toute crue pour la règle, le principe et le bien. De là est venu entre bien d'autres, le sophisme qui proclame le théâtre une école de morale! Même la sagesse toute humaine, toute païenne, l'histoire le prouve, a condamné le théâtre comme l'école du vice, l'affaiblissement des caractères, la ruine des mœurs et l'avant-coureur de la chute des empires. Employer cet engin au perfectionnement des mœurs encore si vantées du peuple canadien, c'est en vouloir bien vite la déchéance fatale. En Canada, surtout, prêcher en faveur du théâtre comme école morale, à côté de tant d'enseignements purs donnés partout en vertu d'une mission divine, surabondante, pleine de zèle et de lumières, c'est pour le moins une irréflexion difficile à expliquer.

Si Montréal se distingue par ses œuvres bien inspirées, Québec a, de son côté, dans son Université Laval, une excellente école pour alimenter, perfectionner, et même recréer noblement l'esprit et le cœur de la jeunesse destinée aux professions libérales. De plus, tous les citoyens, amis de l'étude et des bons principes, si nécessaires en ces temps de confusion, peuvent, comme la jeunesse, assister aux divers cours publics qu'on y donne pour l'avantage de tous. Ce qui explique qu'ils n'ont pas besoin, comme à Montréal, de se créer séparément des institutions littéraires saines et d'un haut enseignement. Et cela, pécuniairement parlant, coûte beaucoup moins. Le dévouement et la libéralité des messieurs du Séminaire de Québec ont fait, comme on sait, tous les frais de ses avantages publics que comporte l'Université Laval. Grande et continuelle raison d'entourer cette belle œuvre d'un puissant esprit public contre toute tentative qui pourrait lui nuire.

Si nous parlons ainsi de nos institutions littéraires bien inspirées, c'est surtout pour en venir à notre thème constant, le bien du peuple. Qu'il est consistant de croire qu'ayant à sa tête plus que jamais la lumière et la force des principes dans ses premiers citoyens, il recevra de leur part aussi plus que jamais une sage et tranquille direction.

Sans sortir de notre sujet, le progrès dans les lettres canadiennes, disons un mot de nos poètes et de nos musiciens. A cet égard le talent est en pleine floraison; c'est le printemps de l'esprit dans toute sa force et sa fraîcheur. Chaque jour amène sa pièce, son hymne et son quadrille. Ce qui est le mieux, c'est que chacune de ces œuvres porte généralement un titre

bien inspiré. Un seul danger pourrait survenir à ce déploiement de verve et d'inspirations: ce serait celui de détourner les estimables auteurs de l'esprit et des travaux de leur état. On l'a déjà dit avec raison: peu d'hommes, en Canada, peuvent prendre pour carrière exclusive la culture des arts d'agrément. C'est une vérité d'expérience qu'il importe grandement aux nouveaux talents de ne pas oublier. Il y aurait un autre danger plus grave dans la recrudescence du talent poétique et musical parmi nous, si l'esprit devenait futile ou tout appliqué à des inspirations trop près du terre-à-terre de la nature ou de la fantaisie. M. Ernest Gagnon a dit dernièrement de bonnes vérités à ce sujet. Elles méritent, certes, attention.

Si maintenant nous passons à nos journaux purement littéraires, nous avons dans les *Soirées Canadiennes* et l'*Echo du Cabinet de lecture*, deux œuvres qui complètent l'ensemble des sources pures d'où le talent peut prendre une sage direction et un exercice honorable autant qu'utile.

Ainsi, tandis que le peuple sera à son champ pour le faire rendre au centuple par une culture plus raisonnable, nos lettres de tout genre et de tout office, ainsi que nos articles de tout ordre, seront, au domaine des œuvres de l'esprit et du talent, d'habiles et agréables travailleurs. Tous, de part et d'autre à leur place, dans l'ordre du devoir et des principes qui le dirigent et le commandent, ils assureront à la grande famille canadienne ce type d'honneur, d'honnêteté et d'intelligence qu'on s'est plu jusqu'ici à lui accorder. Pour elle alors, jamais de ces déchéances nationales que l'esprit de désordre amène, sous le nom de révolution, pour asservir, ou acculer un peuple jusqu'à la barbarie.

A ce propos, résumons, à la hâte, quelques-uns de ces faits fondés sur de faux principes qui, en Italie surtout, mènent à la barbarie. Le Piémont, à bout d'autres moyens pour légitimer ses attentats, a fini par avouer par la bouche de ses hommes d'Etat qu'aujourd'hui on ne règne pas avec la vérité. De là l'explication toute naturelle de ses usurpations, de sa tyrannie, de ses fusillades sans forme de procès, de sa chasse aux communautés religieuses, de la confiscation de leurs biens, de l'exil et de la persécution des évêques et du clergé. La vérité, dans ce malheureux pays, n'a presque plus d'organes publics. La presse et le télégraphe sont au pouvoir de l'imposture gouvernementale. Cependant, le peu de vérité qui peut se faire jour annonce toujours que les contrées usurpées, dans le royaume de Naples surtout, la fidélité au roi et aux vrais principes sociaux se maintiennent généralement sous le nom, il est vrai, de *brigands*, disent les Piémontais, si bonnes âmes, comme on sait. Quoiqu'ils fassent et qu'ils disent, ils n'en sont encore qu'au même point. Rome et la Vénétie, qu'ils sont toujours à la veille de posséder, disent-ils, leur échappent toujours. Ils sont tellement traqués dans leurs propres stratagèmes, tellement à bout dans leurs moyens de violence ou de séduction, que le ministère actuel, le plus audacieux après celui de Cavour, se voit obligé de se jeter en plein entre les bras de Garibaldi,

le flibustier du régime annexioniste, et, même entre les bras de Mazzini, l'incarnation et l'âme damnée de la révolution italienne. Le malheureux roi Victor Emmanuel, voit lui-même plus que jamais qu'il ne règne plus, à bien dire, mais à sa place règnent l'anarchie et les sociétés secrètes, qui le mèneront, c'est la pensée générale aujourd'hui, à ne recueillir de son ambition ou de son ignorance de tous principes que la perte même de son petit royaume de Sardaigne; auquel, on sait, on l'a fait renoncer pour accepter solennellement la couronne illusoire du prétendu royaume d'Italie.

Le reste de l'Europe, l'Asie elle-même sur plusieurs points les plus importants, ainsi que notre double Amérique, continent, elles aussi, d'être agitées par des guerres civiles ou des révolutions. Chez nos voisins, les combats deviennent plus sanglants, et l'on semble se chercher tout de bon pour vider enfin par de grandes batailles la querelle fratricide qui les divise. D'un autre côté, on parle d'un trône à élever, au Mexique, en faveur d'un prince européen. C'est ainsi que la non-intervention et l'amour des nationalités se plaisent à se contredire. On laisse abattre, en Europe, les trônes légitimes devant l'usurpation et la révolution pour en improviser en Amérique, bon gré, mal gré. Cela s'appellera le suffrage universel, voilà tout le secret. Mais les puissances européennes; la France la première, auront bientôt assez à faire chez elles, si la révolution qu'elles ont servie arrive à ses fins avant que ce nouveau droit des gens s'établisse à fond partout.

Il ne nous reste plus qu'à terminer cette revue en disant aux cultivateurs ce qui peut les intéresser dans le discours du Trône prononcé à l'ouverture du Parlement Provincial :

1. Nous y lisons que Sa Gracieuse Majesté, notre Reine Victoria, à l'ouverture des Chambres, en Angleterre, a reconnu hautement la loyauté des canadiens envers la mère-patrie ;

2. Que le Gouvernement Français est décidé à favoriser la construction des vaisseaux en ce pays, en les mettant sur le même pied que ceux construits en Angleterre ;

3. Que la réponse à la demande faite au Gouvernement Anglais d'aider les provinces coloniales, dans la construction du chemin de fer de Québec à Halifax, n'est pas encore connue ; mais l'espérance que cette aide sera accordée est générale ;

4. Que l'Angleterre permet le libre échange entre les provinces britanniques, si celles-ci désirent adopter ce régime ;

5. Que les Chambres auront à s'occuper d'organiser la milice ;

6. Enfin que d'autres mesures d'utilité publique seront soumises à la considération de nos représentants.

Chacun apprendra avec plaisir la nomination d'un Ministre d'Agriculture, de colonisation, etc., car c'est un bienfait public incontestable.

Soins à donner aux Veaux.

Voici la saison où chaque agriculteur aura à s'occuper de l'élevage ou de l'engrais des veaux, en conséquence nous croyons leur être agréable en leur donnant un court entretien sur ce sujet. Pour prévenir les objections qui pourraient nous être faites, nous allons donner la parole à trois cultivateurs qui feront et résoudre eux-mêmes ces objections. Nous les supposons réunis chez l'un d'entre eux, qui depuis longues années cherche dans les livres et journaux agricoles les moyens d'améliorer sa terre et ses races d'animaux. Mais avant de les faire entrer en scène, nous devons rappeler à nos lecteurs que chaque cultivateur doit avoir un nombre de pièces de bétail proportionné à l'étendue de sa terre, qui ne peut produire avec abondance qu'autant qu'elle sera abondamment engraisée ; et le moyen de la fumer si le bétail n'est pas assez nombreux. Entre tous les animaux, la vache doit être préférée à cause des produits de toutes sortes qu'elle procure. Il faut donc élever le plus grand nombre de veaux possible, mais il ne faut pas les accepter indifféremment. Il faut choisir ceux qu'une belle apparence recommande. Quant aux autres, préparez les pour la boucherie. Maintenant, écoutons nos interlocuteurs impatients de faire montre de leur savoir.

Après les saluts d'usage et les lieux communs sur le beau ou le mauvais temps, un des visiteurs que nous nommons Nicolas, dit à son hôte, nommé Paul :

Nicolas—Ami, bonne nouvelle, v'la du fruit nouveau. C'matin sans m'désier le moins du monde, j'vas à l'étable, j'ouvre la porte et j'aperçois un veau à moitié haut comme sa mère.— Aussitôt que j'me dis : faut partager le joie avec la bonne femme.—Qui fut dit fut fait ; dans deux sauts me v'la à la maison, en revenant il m'en fallut au-delà quatre, car j'avais ma vieille à traîner. Z'elle admire, j'admirons tous les deux ; mais cet instant de joie est suivi de tristes réflexions : C'est beau, c'est gentil, dit Josette, mais ça ne durera pas plus cette année que les autres.—C'est beau au commencement, pis, au bout de queu'ques jours, de queu'ques semaines, ça devient chétif, ça le poil long, la queue fine, les os leur percent la peau—c'é tout rabougris—et avec ça, heureux si on peut les empêcher de nous donner une peau pour le garde-grain.

C'est vré ! que j'lui dis, on est toujours attrapé comme ça ; ça commence ben, pis ça finit mal. Mais c't'année j'allons consulter l'ami Paul.—Et j'venons voir, pour voir si nous verrons que vous êtes plus fin que nous deux ma femme. T'as toujours des veaux à fendre avec l'ongle, ça fait envie. Toé aussi l'voisin Baptiste, tu pourras dire ton mot ; car pour pas valoir Paul, tes veaux valent mieux que moé.

PAUL—Ami, je te félicite de ton agréable surprise de ce matin. Puisses-tu cette année avoir plus de succès que les années précédentes, car jusqu'ici, il faut l'avouer, tu n'as pas été heureux. Mais, mon brave, soyons de bon compte, et dis si tu n'es pas l'instrument de ton malheur ? Voyons, comment traites-tu ces petits animaux ?

NICOLAS—J'ai presque honte de raconter ce qui se passe

dans la famille ; né tout d'même, ce n'est pas ma faute, c'est celle de Josette. Voici sa manière : Z'elle leux donne deux repas par jour, quand elle y pense, car voyez-vous, ça perd la mémoire, à son âge. Quand ils ont dix à douze jours, z'elle leux donne un pot de lait mêlé à autant d'eau frette. Aussi après chaque repas le p'tit tremble à faire pitié, et son p'tit ventre s'attache tellement à son dos, qu'on le prendrait pour un bout de madrier courbé. Quand la terre est découverte elle le lance dans un enclos où il n'y a pas eunne goutte d'eau, et z'elle les force d'y chercher en partie leur nourriture, car z'elle ne leur donne plus qu'un faible repas par jour, et à part ça ils doivent quand la pluie du ciel leur tombe sur la langue.

PAUL.—J'ai donc dit vrai, vous êtes la cause de votre malheur. Mais toi, l'ami Baptiste, quelle méthode suis-tu ?

BAPTISTE.—Voici le système que je suis invariablement : Quand une de mes vaches me donne un veau de belle apparence, je l'abandonne à sa mère pour l'été. Tant mieux si la nourrice a assez de lait, tant pis pour le petit si elle en manque. Vers la fin d'août, ou environ, je les sépare.

PAUL.—Et cette séparation n'est-elle fatale ni à l'une, ni à l'autre ?

BAPTISTE.—Il arrive presque toujours que la mère cesse de manger, se tourmente, maigrit et donne peu de lait pendant plusieurs jours, mais ça se passe à la fin. Quant au veau, il maigrit et reste d'ordinaire dans cet état de maigreur, mais ce n'est pas ma faute.

PAUL.—Si je condamne la méthode meurtrière de maître Nicolas, je suis loin d'approuver la tienne, mon brave Baptiste ; elle est suivie des mauvais résultats que je crois signaler.

D'abord tu laisses les veaux après leur mère quatre mois et plus : as-tu calculé la dépense qui en résulte ? Tu es privé de tout le lait de ces vaches, il faut aussi renoncer au beurre et au fromage, si tu sais le faire. Ensuite tu négliges de traire ces vaches lorsque les veaux ont pris leur nourriture ; eh ! bien, il est rare qu'ils prennent tout le lait, et alors il en reste dans le pis des vaches, qui peut diminuer la disposition à la sécrétion du lait, obstruer les conduits lactés et causer l'engorgement du pis. De plus, quand vient la séparation, l'ennui qu'éprouve la mère diminue son lait et l'expose à d'autres dangers. Et que sert à ces veaux d'avoir été traités en enfants gâtés, puisque quelques jours suffisent pour leur faire perdre leur beauté première ? Je crois que ma méthode, quoique prise dans les livres, est plus sage et préférable.

NICOLAS.—Hâtes-toé d'nous dire c'que tu fais, car j'brûle du désir d'avoir d'beaux veaux.

PAUL.—Patience, ami, le voici : Quand un veau est né, je le laisse auprès de sa mère deux jours durant, si la vache est à son premier veau, pour qu'il puisse prendre sa nourriture lui-même pendant ce temps. Telle est ma raison d'agir ainsi : Le veau par la succion favorise l'extension des vaisseaux lactés, attire le lait et doit en augmenter la production. Mais si la vache en est à son second, troisième veau, etc., je le sépare de sa mère après quelques heures, ayant soin toujours de lui faire prendre le premier lait au pis de la mère, ou aussitôt qu'il

en est sorti, car ce lait est la nourriture la plus convenable au nouveau-né ; la nature l'ayant préparé pour lui, et il a pour effet de faire évacuer les matières qui sont dans les intestins du veau, à sa naissance. Dans le premier cas, le soir du second jour, je le sépare de sa mère avec précaution, je l'enferme dans un lieu chaud et d'où il ne puisse ni voir, ni entendre sa mère et réciproquement. Quant à la mère, voici les soins que je ne manque jamais de lui donner aussitôt qu'elle a donné naissance à son veau, je lui donne à boire de l'eau tiède dans laquelle j'ai mis un peu de farine ; les deux premiers jours, je lui fais prendre une nourriture peu substantielle, je lui évite les courants d'air, et je veille à ne pas la laisser sur un terrain humide, si je lui permets de sortir. Revenons à notre veau. Le voilà donc séquestré et condamné à boire ; n'allez pas trop le plaindre, car vous le dégoûteriez de son nouveau genre de vie.

Après sa réclusion, je continue de lui faire boire le lait aussitôt sorti du pis de la mère, trois fois par jour. On met ce liquide dans un haquet, et pour engager le veau à boire on plonge le dessus de sa main dans ce lait, on présente le doigt du milieu. Le petit veau commencera à sucer votre doigt et peu à peu il boira sans ce moyen. Au bout de huit à dix jours on lui donne du lait écrémé mêlé d'un peu de lait caillé, mais toujours tiède.

NICOLAS.—Mais le nourrissez-vous de lait pur tout l'été ?

PAUL.—Certes non, car ce moyen, quoique dispendieux, n'en serait pas plus profitable à l'élève ; au contraire, il est bon de varier sa nourriture. Maintenant je dois ajouter : donnez à ces petits animaux assez de nourriture, mais jamais trop, et à des heures réglées. Quatre à six pintes par jour suffisent ordinairement. Ensuite on diminue le lait pour le remplacer par de l'eau et de la farine d'orge, d'avoine, de fèves ou de pois. On met d'abord une cueillerée de farine dans de l'eau, on fait une bouillie que l'on met chaude dans le lait ; chaque jour on augmente insensiblement cette quantité. En été, on place l'élève dans un enclos qui offre un bon paccage, ou on lui donne de l'herbe verte, ainsi que de l'eau pure au besoin. Si le lait est rare, vous pouvez le remplacer par le petit lait ou le lait de beurre, ou bien vous servir d'eau de foin, pourvu que ce foin soit de bonne qualité. Pour se procurer cette eau, appelée, par les Américains, *thé de foin*, on infuse le foin comme le thé et au bout de quelques heures on en fait usage en y mettant des carottes, des navets, des patates ou de la farine ; mais jamais de son, parce qu'il est peu nutritif, et rend les veaux pansus.

NICOLAS.—Et avec cela, les veaux sont-ils exempts du dévoiement, du serrement (constipation) ?

PAUL.—Pas toujours, mais on est quitte pour user d'un remède facile et effectif : On prend un peu de farine de bled grillé ou de farine de graine de lin aussi grillée, que l'on mêle au lait. On peut encore se servir de camomille infusée ou de menthe poivrée. Pour exciter l'appétit des élèves on peut mettre dans leur nourriture une petite quantité de sel. Quinze jours avant de séparer cet élève de cette nourriture, vous commencerez à diminuer sa portion de lait et de farine, et c'est ce que vous faites jusqu'au terme fixé pour le sevrage ; en agissant ainsi, il est sevré sans s'en apercevoir.

BAPTISTE—Avec ce système, vos veaux amaigrissent-ils quand ils sont serrés ?

PAUL—Comme ils sont par avance accoutumés à l'herbe et au foin, ils demeurent à peu près dans le même état.

BAPTISTE—Je rends les armes.

NICOLAS—Y'a longtemps que je les ai rendues.

PAUL—Grand bien te fasse, voisin !

BAPTISTE—Et encore plus à ses veaux. Maintenant, Paul, dis-nous donc un mot des soins à prendre pour engraisser les veaux.

NICOLAS—V'la qui me r'garde pas, j'avons assez d'inisère à l'é el'ver maigres.

PAUL—Plus de courage, et si tu es docile, cet automne tes veaux seront les plus remarquables du canton.

NICOLAS—Dam ! si l'sorcier s'en mêle et r'mue ma vieille, car sans ça j'érè que j'casserons encore not pipe, c'te foi écite.

PAUL—Ecoutez bien, mes bons amis, je vais vous dire brièvement ce que je fais : Je crois qu'un veau destiné à la boucherie ne doit pas plus être laissé près de la mère qu'un autre. On le fait boire comme dans le premier cas, mais plus souvent, c'est-à-dire quatre à cinq fois par jour. On doit lui faire prendre tous les jours des boulettes de pâte levée ou non levée, on les remplace quelquefois par des œufs qu'on peut faire prendre avec la coquille que l'on casse légèrement, sans la rompre entièrement ; ou bien vous le cassez dans du lait, vous brassez le tout ensemble, et voilà un mets exquis pour le veau. Voici encore un aliment très substantiel : Mêlez au lait une certaine quantité de pain de lin, c'est-à-dire du résidu de la graine après que l'huile en a été extraite. Vous pouvez user avantageusement de l'eau de lin. Dans un pot de lait vous mettez seulement une chopine de cette eau ; et ainsi avec le quart d'un demi minot de graines vous pouvez engraisser parfaitement un veau. On ferait aussi sagement de les saigner légèrement une fois par mois. Ne vendez pas un veau engraisé avant cinq à six semaines, plus longtemps ferait encore mieux votre profit. Je m'en tiens à ces quelques mots, en vous priant d'excuser ma franchise.

BAPTISTE et NICOLAS—Merci, merci ; nous espérons profiter de vos connaissances, quand nos veaux regimberons.

Quant à nous, nous adoptons la méthode de Paul ; nous la conseillons à nos lecteurs, et nous espérons qu'il voudra bien encore nous conseiller sur d'autres sujets.

Nous aurions pu entrer dans de plus grands détails, mais voulant éviter d'être trop long, nous les avons omis à dessein, nous réservant de les donner à ceux qui nous les demanderont.

RECETTES AGRICOLES.

Sous ce titre nous donnerons, autant que possible, dans chaque numéro de la Gazette, de courts articles fournissant aux cultivateurs les moyens de les aider, soit dans la conservation de leurs récoltes, soit dans les soins à donner aux animaux de tra-

vail ou domestique, soit enfin dans la destruction de certains animaux nuisibles aux champs, aux étables et aux personnes elles-mêmes.

REMÈDE POUR GUÉRIR LES BLESSURES DES CHEVAUX.

Tous les cultivateurs, en ayant fait plus ou moins l'épreuve, savent quels graves inconvénients peuvent résulter des blessures que les colliers, les selles, etc., peuvent faire aux chevaux. Nous croyons donc qu'ils recevront avec reconnaissance le remède prompt et efficace que nous allons leur faire connaître. L'expérience qui en a été faite tant de fois dans d'autres pays, avec le plus grand succès, m'autorise à vous en garantir l'efficacité. La voici :—Prenez plein un vers à pied d'eau-de-vie ou de brandy, un blanc d'œuf, une poignée de suie nouvellement prise à la cheminée ; mêlez ces substances ensemble, brassez de manière que le tout soit plutôt liquide que solide, enduisez la plaie de ce liquide le soir, et le lendemain la blessure sera guérie ou assez fermée et durcie pour faire travailler le cheval.

MOYEN DE RENDRE TENDRE LA VIANDE LA PLUS CORIACE.

Arrosez votre viande d'un peu d'huile d'olive fraîche et ensuite enveloppez la d'un linge. Cela fait, on place le tout sous de la laine chaude pendant une nuit ; le lendemain on la lave avec de l'eau tiède. Après cette opération, faites-en usage et vous verrez qu'elle est aussi tendre et sapide que la viande de premier choix.

VARIÉTÉS.

MÉMOIRES D'UN DÉPORTÉ A LA GUYANE FRANÇAISE.

Je suis né au village de Bédarigou, dans le département du Var. Mes parents étaient pauvres, quoique actifs et économes ; un cautionnement que mon père avait signé pour un de ses amis, ruinèrent des spéculations malheureuses, l'avaient réduit à la misère ; pour vivre, il s'était vu obligé de se mettre au service d'ouvriers maçons comme gâcheur de mortier : c'est une rude besogne qui ne rapporte guère. Ma mère travaillait en journée et passait la moitié de ses nuits à tisser du taffetas. Cependant ils étaient heureux, parce qu'ils s'aimaient, et bénissaient la Providence au lieu de murmurer. Du reste, je n'ai conservé de mes parents qu'un bien vague souvenir. Un terrible événement est seul resté profondément gravé dans ma mémoire. C'était un soir, vers six heures ; ma mère préparait le souper comme d'habitude, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup : quatre hommes rapportaient sur un brancard le corps sanglant de mon père. Pendant qu'il montait le mortier, une échelle s'était brisée sous ses pieds, et, du second étage, il était tombé sur des pierres de taille. Son sang coulait dans la chambre et teignait le mouchoir qu'on lui avait jeté sur la tête. Ma mère poussa un cri terrible et se précipita sur le corps ; les voisins accoururent : la maison était remplie de cris, de pleurs, de sanglots. Ma mère nourrissait une petite fille de cinq semaines, la révolution qu'elle éprouva fut si grande que le lendemain elle fut prise d'un délire qui ne la quitta plus pendant les trois jours qu'elle vécut encore. Je n'assistai pas à sa mort, que précéda de quelques heures celle de ma mère. Une bonne voisine m'emporta chez elle ; je n'avais alors que quatre ans ; mais elle tomba elle-même malade bientôt après, et une fermière des environs, lui ayant proposé de se charger de moi, m'amena avec elle à la campagne.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Propriétaire-Gérant.